

OMER MEIR WELLBER

LES
ABSENCES
DE HAÏM
BIRKNER

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz



*Une histoire vraie
et pourtant inventée.*

Roman

Éditions
du sous-
sol

Un roman de

*LES
ABSENCES
DE HAÏM
BIRKNER*

Omer Meir Wellber

Les Absences de Haïm Birkner

Traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

Omer Meir Wellber

Éditions
du sous-
sol

Citation en exergue :

Nurit Yaari, *Le Théâtre de Hanokh Levin*, trad. de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz, © Ed. Théâtrales, 2003

Certains termes ou noms propres se trouvent expliqués
dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Titre original : *Die vier Ohnmachten des Chaim birkner*

Titre original en hébreu : הטיפור של חיים

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 2019
par Berlin Vag in der Piper Verlag GmbH, Munich / Berlin

© Omer Meir Wellber, 2019

Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2022
pour la traduction française

Couverture : Boy on horse, Ra'anana, 1938 © Rudi Weissenstein,
The PhotoHouse

Conception graphique : gr20paris

ISBN : 978-2-36468-495-9

Celui qui voit les morts, n'a pas de mots
il se met à l'écart et reprend sa vie, à
jamais perdant.

Hanokh Levin

INTRODUCTION

“Bonjour, je m’appelle Noga Shlomo et je travaille pour le site Shofar d’Israël. Je vous ai parlé d’un reportage que nous préparons sur les personnes les plus âgées du pays, vous vous en souvenez ?”

“Bien sûr. D’ailleurs, je me souviens encore de beaucoup de choses, si c’est pour ça que vous appelez.”

“Je ne doute pas que vous ayez, Dieu merci, une bonne mémoire. Ce qui, tout de même, est un vrai miracle.”

“Un vrai miracle ? Si vous voulez absolument que ça ait un rapport avec le bon Dieu, alors écoutez-moi bien : ce serait plutôt à cause de lui. Certainement pas grâce à lui.”

J’ai pensé : au cas où elle fait partie de ceux qui restent ici, que ça lui serve de leçon.

“Vous comprenez que vous êtes à présent la personne la plus âgée d’Israël ? Vous êtes né en 1930. Hier, s’en est allé le plus vieux d’entre nous.”

“Jusqu’à hier.”

“Pardon ?”

“Le plus vieux jusqu’à hier.”

“Ah oui, c’est ce que je voulais dire. À partir d’aujourd’hui, c’est vous.”

“Peut-être que dès demain, ce sera quelqu’un d’autre.” Nous avons tous les deux ri.

“Alors, ça vous fait quoi ?”

“Écoutez, ma petite, je n’ai jamais eu l’intention d’atteindre les cent-huit ans. Je ne suis même pas certain d’avoir eu l’intention d’atteindre les vingt ans.”

“À cause de la guerre ?”

“Je ne sais pas. Et pour répondre à votre précédente question, ça ne me fait rien de particulier.”

“Demain, une équipe de Shofar d’Israël va venir filmer votre anniversaire. Parce que c’est tout de même extraordinaire.”

“Franchement, j’aurais préféré avoir d’autres invités que des gens de chez vous. Vous habitez où ?”

“Quelle importance ? Excusez-moi, mais ce n’est pas le sujet du reportage.”

“Vous restez ici ou vous avez l’intention de quitter le pays ?”

“Je reste, évidemment.”

“Évidemment. Pourquoi devriez-vous payer si d’autres peuvent le faire à votre place, n’est-ce pas ? Eh bien, voilà, moi, je vais payer pour vous. Je pars.”

“Ce n’est pas le sujet. Pouvez-vous juste me dire quelle impression ça fait d’avoir cent-huit ans ?”

“C’est que, ma chère Noga Shlomo, je ne suis pas certain d’avoir envie d’en discuter avec vous. Je vous souhaite donc bonne chance, à vous et à tous

Les Absences de Haïm Birkner

ceux qui restent. Maintenant, si vous voulez une réponse idiote à la question idiote que vous m'avez posée, la voilà : je me sens très bien, très privilégié et en même temps très triste en pensant à tous les amis, toutes les connaissances que j'avais et qui ne sont plus là. O.K. ? Ça vous va ?”

“J'espère au moins que vous saurez vous montrer aimable envers nos caméramans, ils ne vous ont rien fait de mal.”

Quel culot, celle-là !

“Écoutez bien, ma petite... allô...”

Elle avait déjà raccroché.

J'avais onze ans, c'était un samedi matin, je suis allé avec mon père à la synagogue du quartier. Sur le chemin, on nous a insultés, alors il m'a attrapé par le bras et on a commencé à courir, j'ai glissé, je me suis fait mal, on a quand même continué. Une fois arrivés sur place, on n'a trouvé personne. Mon père m'a fixé du regard, intensément, et il a dit : "Une synagogue vide, c'est comme un théâtre sans acteurs."

"Et si on s'était trompés de jour ?" ai-je suggéré.

Il a ri.

J'ai toujours pensé que le rire et la peur allaient de pair, parce que chez lui, l'un comme l'autre étaient très développés. Parfois, je me demande ce qui a précédé, du rire ou de la peur... Qui s'attendrait à ce qu'un homme doté d'un tel sens de l'humour craigne quelque chose qu'il pourrait désamorcer par une bonne blague ? Et inversement, comment un homme peureux aurait-il le temps de cultiver son sens de l'humour ?

À l'étage juste en dessous de chez nous, il y avait un bureau ou peut-être un cabinet d'avocats. Notre

immeuble se trouvait au fond d'une cour ou plutôt d'un jardin et je ne connaissais pas le nom de tous les gens qui habitaient dans l'autre immeuble, celui en façade. Je me souviens d'une dame qui nourrissait les chats de gouttière. Un jour que j'allais à l'école et traversais son bâtiment pour sortir, je l'ai vue qui s'apprêtait à descendre avec du lait et du fromage. Elle a attendu que je passe. Je me suis dit qu'elle venait certainement d'une famille de la haute société, parce qu'une telle éducation, ça ne se voyait pas tous les jours.

“Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas !” m'exhorta mon père.

“Pourquoi ?”

“Pour éviter les embrouilles. Fais comme si on n'était pas là”, me chuchota-t-il.

“Comment ?”

“Évite de regarder, c'est tout.”

Franchement, je n'ai pas compris. D'ailleurs, éviter de regarder quelque chose ne signifie pas que tu n'existes pas. Quoi, on n'a pas entendu des tas d'histoires sur des aveugles qui se faisaient dépouiller ou renverser par des voitures ?

“On rentre à la maison ? On ne devrait pas plutôt garder la synagogue jusqu'à l'arrivée du bedeau ?”

“Quand tu seras grand, arrange-toi pour n'avoir jamais rien à garder”, m'assena-t-il.

L'après-midi, ne restaient que quelques traces de fromage dans les récipients. Les beaux jours d'hiver, les chats s'allongeaient de tout leur long sur le trottoir, écrasant leur petite bedaine dans les taches de soleil que laissaient passer les immeubles.

Les Absences de Haïm Birkner

Le matin, on pouvait en trouver au moins dix ainsi éclairés, mais au fil de la journée, ces îlots de chaleur se raréfiaient. En rentrant ce jour-là de la synagogue, on n'en a vu que trois petits qui se prélassaient dans la rue.

“Combien de chances un être humain peut-il espérer obtenir ?” s’interrogea mon père en les désignant du doigt.

“Quand je serai grande, je veux être danseuse”, déclara Leon. Elle sautait d’une tache de soleil à l’autre et se fendit soudain d’une arabesque.

J’avais peu d’amis parce que je n’avais pas envie de me lier avec trop d’enfants, mais elle, elle était spéciale. Elle s’appelait Lea. Moi, je l’appelais Leon parce qu’elle était toujours en pantalon.

“Viens, viens, faut que je te montre quelque chose”, me lança-t-elle du bout de la rue.

J’étais tellement concentré sur ses taches de rousseur que je ne m’étais pas aperçu qu’elle ne se trouvait plus face à moi.

“On est amis et on veut se marier”, dis-je à ma mère.

“Vous êtes un peu jeunes pour ça mais en attendant, vous pouvez toujours vous tenir par la main”, me répondit-elle.

Je fus saisi d’une telle émotion que je restai figé sur place. Tout le sang de mon corps, tout l’air de mes poumons, toutes les pensées que j’avais, tout se focalisa sur la main claire et douce de Leon. Un instant, je ne sentis plus rien sauf ma paume contre la sienne. J’avais complètement disparu. Je décidai de parler de ce phénomène à mon père – on se donne la main et on n’est plus là.

“Si on entre dans le magasin, tu crois qu’on se fera jeter dehors ?” hésita Leon.

“Je pense pas que ce soit la peine de tenter l’expérience.”

“Quel trouillard tu fais ! Il est gentil, Monsieur Adler, il nous chassera pas.”

Quand on lui demanda un paquet de chewing-gums, ses yeux s’agitèrent dans tous les sens.

“Tenez, mais sortez vite, d’accord ?” À croire que le trouillard, ce n’était pas moi mais lui, tellement affolé qu’il en oublia de nous faire payer. Il voulait juste qu’on décampe, et tout de suite.

“Monsieur, vos sous”, lâcha Leon avec mépris.

“D’accord, d’accord, mais ne dites à personne que vous avez acheté ça chez moi”, chuchota-t-il.

“Tu vois, non seulement on est entrés dans le magasin, mais il a même voulu nous le donner gratuitement, le paquet.”

Elle mâchouillait son chewing-gum du côté gauche de la bouche, et j’ai refait la même erreur qu’avant – elle parle mais moi, je me concentre sur ses taches de rousseur et je rêve.

“Je ne sais pas. Peut-être”, bafouillai-je.

On est restés presque deux heures devant la synagogue. Mon père a dit qu’on attendrait que quelqu’un vienne nous remplacer, mais personne n’est venu. Après avoir longuement hésité, on a donc décidé d’agir. On est entrés, on s’est approchés de l’arche sainte, chacun a attrapé un rouleau de la Torah et on a repris le chemin de la maison. Un ciel pourpre s’était abattu sur la rue tel un épais tapis sur lequel nous avançons, sa couleur allait si parfaitement avec le manteau de velours

Les Absences de Haïm Birkner

de nos rouleaux que ceux-ci se mêlaient à la palette automnale de la ville. J'ai soudain eu l'impression qu'on respirait sur un autre rythme que notre entourage. On marchait à découvert tout en se cachant dans l'air qui s'épaississait de plus en plus. Quand on est arrivés devant notre immeuble, les trois chats étaient recroquevillés dans un coin.

“Pouvez-vous s'il vous plaît nous ouvrir la porte ?” demandai-je au voisin du dessus.

“Oui.” Incapable de se retenir, l'homme ajouta : “Gregor, qu'est-ce que vous faites avec ces rouleaux ?”

“Qu'est-ce qu'on fait ? On revient de la synagogue où il n'y avait personne ! C'était ouvert, n'importe qui aurait pu entrer et tout saccager”, répondit mon père dont les commissures de la bouche s'affaissèrent.

“Le rabbin n'était pas là ?” s'étonna le voisin en relevant le menton.

“Pas plus de rabbin que de fidèles. On a attendu deux heures avant de décider de les rapporter ici. On ne va quand même pas laisser des rouleaux dans une synagogue ouverte à tous les vents !”

“Et si... vous en déposiez un chez moi ?” proposa-t-il, un peu hésitant.

“Je pense qu'on va les garder chez nous.” De la tête, mon père me signifia de filer par l'escalier.

Je ne l'avais jamais vu aussi énergique auparavant. Quelle mouche l'avait piqué ? Ne m'avait-il pas dit d'éviter d'avoir quoi que ce soit à garder ? Pourquoi nous compliquer maintenant la vie avec deux rouleaux de la Torah à entreposer chez nous ? D'ailleurs, où pensait-il les mettre ? Deux rouleaux, l'un

immense – presque de ma taille – et l’autre petit, mais furieux. Oui, celui-là avait quelque chose dans sa couleur qui te disait clairement : ne m’ouvre pas.

Quand on est rentrés, ma mère, qui était dans la cuisine, nous a captés du coin de l’œil : “Vous n’avez pas un peu exagéré en dansant pour fêter la Torah à la synagogue ?”

“Si je te disais ce qui s’est passé, tu ne le croirais pas !” lui lança mon père qui déposa son rouleau dans la baignoire.

Il entreprit de lui raconter les événements de ces deux dernières heures et, pendant ce temps, je suis allé mettre mon rouleau à côté du sien. Voilà donc que dans notre petite salle de bains blanche, carrément dans la baignoire, se dressaient, bien droits, deux rouleaux sacrés ! À un certain moment, on avait eu des carpes, dans cette baignoire, elles avaient barbotté tranquillement pendant deux jours, puis soudain, plus rien. Oui, pendant deux jours, elles étaient devenues le centre de nos vies, on jouait avec, on leur donnait des morceaux de pain à manger et tout à coup, elles avaient disparu.

“Le *gefilte fish*, c’est de la carpe farcie, or les êtres humains ont besoin de manger”, m’avait expliqué ma mère quand je lui avais demandé ce qu’elles étaient devenues.

“C’est très bon.” Je mastiquais la bouche ouverte.

“Oui, on dit toujours que ce qu’on obtient gratuitement est meilleur que ce qu’on doit payer.” Leon se fourra encore un chewing-gum dans la bouche tandis que M. Adler continuait à nous surveiller du pas de sa porte en espérant qu’on s’éloignerait au plus vite.

Les Absences de Haïm Birkner

On s'est assis côte à côte au coin de la rue, sur le trottoir, Leon, les jambes bien tendues vers la chaussée comme d'habitude et moi, comme d'habitude, à essayer en vain de tendre les miennes sans y arriver. On aimait rester là et observer les passants, on avait même un jeu : on imaginait tout un tas de choses sur eux.

“Eh, viens à table !” La voix de ma mère me tira hors de la salle de bains.

Je me mis à râler : “Quoi, je suis censé manger avec... ça ?”

“Tu n'as qu'à les ignorer. Ou alors, fais comme si c'étaient des invités.” Mes parents avaient installé les rouleaux à table avec nous.

“Gregor, je ne comprends pas ce qui t'est passé par la tête quand tu as décidé d'apporter ces deux trucs à la maison, je ne comprends vraiment pas, a maugréé ma mère. Tiens, c'est pour toi.” Elle m'a tendu une assiette de soupe, puis a repris, la bouche pleine : “Quand est-ce que vous avez l'intention de les rapporter à la synagogue ?”

“Pas sûr que je les rapporte”, a-t-il répondu en effleurant le velours pourpre qui les recouvrait.

“Quoi ? On est censés vivre avec eux maintenant ? Je trouve qu'on est suffisamment à l'étroit comme ça, non ?” Et elle m'a regardé pour que je confirme.

“Oh, arrête de dire n'importe quoi, a marmonné mon père en mordant dans son pain. Tu prends toujours un malin plaisir à nous bousculer !”

“La soupe est chaude”, ai-je dit et à ce moment-là, on a entendu des coups frappés à la porte.

Mon père est allé ouvrir. C'était Peter. Il a ôté son manteau et l'a accroché à une chaise. En dessous, il en portait un autre.

"Merci. Comment allons-nous recevoir les autres manteaux ?" a demandé mon père.

"On me les apporte dans quelques jours."

Cette réponse a eu l'air de le satisfaire.

"Ça a sans doute coûté très cher", a constaté ma mère après avoir examiné le vêtement que notre invité gardait sur lui.

"On m'en a fait cadeau."

La tension autour de la table est devenue insoutenable.

"Vous savez comment c'est, a continué Peter. Il y en a un qui donne et un qui prend, on essaye de se débrouiller."

"Ce sont les rouleaux qui viennent de notre synagogue", a expliqué mon père avant même que notre hôte ait le temps de poser la question.

"Je vois bien ce que c'est. Mais qu'est-ce qu'ils font chez toi ?"

Cet homme laissait toujours traîner la dernière syllabe de sa phrase. C'était un ami de longue date de mon père, mais maintenant, ma mère le qualifiait de "magouilleur", ajoutant que lui, il "avait des relations".

"Vous savez que les temps changent." Il s'assit sur ma chaise : "Je suis très très inquiet." Il prit une cuillerée de la soupe qui se trouvait dans mon bol : "C'est chaud."

"Ça vient de sortir du four, je l'ai piqué pour toi", dit Leon qui m'offrit son demi-sourire.

"Tu l'as piqué ?"

Les Absences de Haïm Birkner

“C’est bien ce que je t’explique, la synagogue était ouverte sans personne à l’intérieur. On les a sauvés”, précisa mon père en haussant le ton.

“S’il n’y avait personne, pourquoi étaient-ils en danger ?”

“Un rouleau a besoin d’amis, il lui faut quelqu’un pour l’ouvrir, quelqu’un pour le lire”, intervint ma mère qui jugea bon de prendre la défense de son mari.

“J’ai un copain qui travaille dans la boulangerie des Leibowitz, il m’a donné ce gros pain”, dit-elle. Elle me regardait et laissa traîner la fin de sa phrase, comme Peter.

J’eus envie de mourir. Comment osait-elle profiter de l’amour d’un autre garçon ? Ça ne se faisait pas. Elle continuait à me regarder : “Maintenant, t’es vexé ?”

“Je me vexe jamais.”

“C’est bon, non ?” Elle me tira par l’oreille.

“Oui, c’est bon. C’est chaud.” Le pain du parjure.

“Beaucoup d’amis ont déjà pris la fuite”, remarqua ma mère.

“Mais pour aller où ?” lui demanda mon père en espérant qu’elle s’abstienne de répondre.

“Je ne sais pas.”

“Je ne pense pas que la destination soit importante”, répliqua Peter.

“Il ne fait pas bon rester”, conclut-elle.

Elle ramassa nos bols.

“Je dois rentrer à la maison”, déclara Leon.

“Mais il est encore tôt”, tentai-je.

Elle s’entêta : “Non, il est tard. Je dois y aller.”

Omer Meir Wellber

Quand je te regarde, le temps arrête sa course, ajoutai-je intérieurement.

“On se voit demain ?” demanda-t-elle avant de disparaître.

Ô cette question que j’avais attendue toute la soirée ! J’étais peut-être un peu plus formaliste que la plupart des gens, mais l’assurance chaque fois renouvelée de la revoir le lendemain m’apaisait beaucoup. Pas seulement parce que je l’aimais, pas seulement parce qu’elle mettait de l’ordre dans ma journée, mais aussi parce que ça me plaisait de me savoir inclus dans son emploi du temps. Tous les soirs, quand on se retrouvait, une terrible angoisse m’étreignait : et si, demain, elle ne pouvait pas venir ? Ce qui arrivait parfois, il y avait les shabbats et les soirs de fête ou ces maudits mariages, oui, ce n’étaient pas les raisons qui manquaient pour bouleverser le quotidien de tout un chacun.

“De quoi demain sera-t-il fait ?” demanda ma mère avec inquiétude.

“Demain, ça ira, répondit Peter. Que se passera-t-il dans une semaine, c’est ça la question. Demain, ce sera encore supportable, après-demain aussi, mais comment tout ça finira ?”

“Alors on se retrouve près de l’arbre ?” demandai-je, l’air de rien.

“Non.” Elle éclata de rire et tourna les talons. Pour ce qui était de l’amour, elle avait toujours une longueur d’avance sur moi.

Quand j'étais petit, nous avions une sorte de rituel, mon père et moi : tous les soirs, avant que j'aie me coucher, il m'appelait, ouvrait la main, la posait sur mon visage. Moi, j'entrais dedans et disparaissais.

Le bout de ses doigts contre mon front était très rugueux.

“Quand tu seras grand, tu feras la même chose avec ton enfant”, me chuchotait-il en souriant.

“Quand on sera grands, on se mariera”, lançai-je avec détermination, pour aussitôt essayer de lire dans les pensées de Leon.

“Peut-être, on verra.” Elle me répondit sur le ton de quelqu'un qui sait à quel point elle est belle.

J'allai cueillir une de ces fleurs jaunes qui poussaient dans notre rue, j'en arrachai les pétales un à un et les collai sur ses ongles. En quelques secondes, ses doigts furent ornés de dizaines de languettes jaunes, une corolle qui souligna ses yeux bleus et forma un paysage dans lequel elle fut engloutie.

“Viens, j’ai l’impression d’avoir trouvé quelque chose qui conviendra à merveille”, me dit mon père avec malice.

“Quoi ?” demandai-je, très curieux.

“Tu ne vas pas tarder à le savoir. Chaque réponse en son temps.”

On cherchait un cadeau pour ma mère. Tous les ans, il se démenait pour lui offrir le cadeau idéal. Ce n’était pas en l’honneur de son anniversaire, mais de la fête de Kippour, le jour du Grand Pardon. En effet, alors que tout le peuple juif se drapait de noir pour l’occasion, mon père, lui, exultait – en dedans. Et s’il aimait cette fête plus que toutes les autres, c’était sans doute parce qu’il avait rencontré l’amour de sa vie ce jour-là. Kippour était donc leur fête à tous les deux, ce qui faisait dire en riant à ma mère : “Remercions Dieu pour la destruction du Temple.”

“Tu vois cette porte ?” me demanda mon père.

“Non.” Vrai, je ne la voyais pas, je peux jurer qu’au moment où je lui répondis, il n’y avait pas de porte à l’endroit qu’il m’indiquait.

Il attendit que le soleil émerge de derrière l’immeuble : “Et maintenant ?”

“Maintenant oui. Je comprends pas... Comment, tout à coup...”

“Viens, mais tu dois faire le moins de bruit possible.”

Pour la première fois, je me sentais partie prenante d’une conspiration.

“Tu dois me promettre de n’en parler à personne, d’accord ?” Je la fixai d’un regard très doux.

“Je te le promets.”

Les Absences de Haïm Birkner

Mapam : parti ouvrier unifié, né en Israël en 1948 et placé à gauche du Mapaï.

Mezouza : petit étui contenant deux passages du Deutéronome que les juifs placent au montant droit de la porte de leur logement.

Pourim : fête la plus solennelle du calendrier juif, qui tombe le quatorzième jour du mois hébreu d'adar. Elle commémore la victoire au v^e siècle avant notre ère des Juifs de l'Empire perse sur Haman, le grand vizir antisémite du roi de Assuérus, qui avait proclamé un décret permettant de massacrer tous les Juifs. On fête Pourim en faisant la charité aux pauvres, en s'échangeant de la nourriture, en prenant un repas l'après-midi, et en lisant le soir et le matin le livre d'Esther.

Rabbanite : femme d'un rabbin.

Shofar : instrument à vent utilisé dans le rituel juif. Fabriqué avec une corne de bélier ou d'un animal kasher, il représente le bélier sacrifié par Abraham à la place de son fils Isaac. Il est utilisé, à la fin de l'office du matin, du dimanche au vendredi inclus durant le mois d'Eloul et lors des fêtes de Roch Hachana et de Kippour.

Yeshiva : école talmudique.